

## Penser l'(espace d) travail

*« Espace – on peut se passer de ce mot dans chaque cas où on l'emploie – à condition de pouvoir préciser sa pensée. »*

*Paul Valéry*

<sup>1</sup>« Mais, ce n'est pas votre sujet : vous êtes en train de parler de l'organisation du travail ! » Appelé dans une entreprise pour traiter d'espaces de travail, c'est-à-dire de leur aménagement, il est fréquent d'entendre, au cours de l'intervention, ce genre de remarque. Parfois c'est le travail lui-même qui a été abordé, parfois l'organisation... Souvent d'ailleurs, un tel étonnement, au milieu d'une séance de travail en groupe par exemple, signifie de la part du locuteur que vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas, peut-être même que les questions que vous venez d'évoquer ne regardent personne et surtout pas ceux avec qui vous êtes en train d'en parler.

En effet, observer et analyser l'espace du travail – et cela est toujours nécessaire si l'on veut aménager un lieu pour le travail de ceux qui y travaillent – signifie toujours s'intéresser au travail et à son organisation. Cependant, il ne s'agit pas seulement de cette mise en relation. Indiquée à l'avance et en terme de méthode, elle n'a pas paru exorbitante à ceux-là mêmes qui, ensuite, manifestent leur préoccupation devant ce glissement de l'espace vers le travail. Le plus souvent, ils n'ont pas tort : l'étude de l'espace permet d'atteindre des aspects qui demeurent ordinairement dans l'implicite, le non-dit. L'intervention sur les espaces d'un lieu de travail donne souvent du travail lui-même et de son organisation une lecture inattendue, y compris, voire surtout, pour les personnes ayant de ce travail une responsabilité d'encadrement ou d'organisation.

### *Espace et intelligibilité de l'espace*

Intervenir sur l'espace, quel qu'en soit le mode, suppose toujours une intelligence de cet espace, implique qu'il ait pour l'intervenant une intelligibilité qu'il se donne pour enjeu, d'une part, de faire travailler et, d'autre part, à cette occasion, de transmettre. Sur quoi peut se fonder l'intelligibilité de l'espace ?

A un premier niveau, au plus bref pourrait-on dire, une relation spatiale est « une simple relation de co-existence<sup>2</sup> ». Ainsi considérées, les relations spatiales sont d'une pauvreté parfaite ; elles ne signifient rien, sinon des existences multiples, simultanées, nues et indifférentes les unes aux autres. A ce degré zéro, ne signifiant rien d'autre que l'exister avec, l'espace propose seulement la différence brute, irrémédiable qui sépare les existants : « être avec c'est, d'abord, ne pas être celui

---

<sup>1</sup> Intervention au séminaire du département d'ergonomie de l'Université Paris I en mai 2000, publié dans F. Hubault, coord., *Comprendre que travailler c'est penser, un enjeu industriel de l'intervention ergonomique*, Toulouse, Octarès, 2001, pp. 109-119.

<sup>2</sup> R. Ledrut, *La Forme et le Sens dans la Société*, Paris, Librairie des Méridiens, 1984, p. 109.

(ou ce) avec qui (ou quoi) l'on est<sup>3</sup> ». L'espace, en ce qu'il est le lieu de cette simple co-existence, est toujours celui de la confrontation à l'Autre. Plus, dans cet espace, le même devient autre : « l' "espace" pur [...] n'est rien d'autre que ce miracle : les points  $x$  et  $y$  sont différents sans que *rien* ne les différencie l'un de l'autre, sauf "leur place".<sup>4</sup> »

A ce niveau, les relations spatiales sont les plus abstraites, les plus générales qui soient. De caractère existentiel, elles sont indifférentes à ce que sont les choses qui coexistent, indifférentes à leur essence. Cette spatialité que l'on peut nommer « première » ne dit pas ce que sont les choses, elle laisse seulement voir qu'elles sont entre elles en relation.

Cependant, cette abstraction s'enrichit très vite dès lors que les objets en co-présence sont considérés selon des déterminations particulières. Suivant ce que sont ces déterminations, ils seront entre eux dans des relations particulières. Nous pouvons par exemple nous intéresser à leur distance métrique, tout aussi aisément qu'à des distances non métriques ou discrètes, par exemple, pour rester au plus proche de notre représentation traditionnelle de l'espace, mais encore à une infinité d'autres relations dès lors que la nature et le mode de celles-ci sont précisées. Ainsi peut-on parler par exemple d'espace économique, c'est à dire celui que composent les êtres en co-présence lorsque l'on choisit de les considérer dans leurs relations selon cette détermination particulière-ci qu'ils sont parties du système de la production, de la circulation et de la consommation des biens. Par ailleurs, différentes déterminations sont entre elles suivant des modes divers, établissant entre les éléments concernés des modalités relationnelles diverses. On pourrait ainsi, par exemple, définir un espace analogique si l'on prend comme mode de relation l'analogie : on sait que nombre de champs du savoir et de la pratique se sont constitués durant longtemps sur ce mode, et que, pour être aujourd'hui rejeté dans les limbes du pré-scientifique, cette façon de mettre des réalités idéelles ou matérielles en relation n'en survit pas moins. *Et cætera*.

On est alors saisi par l'immense potentialité qui se révèle dans le jeu de relations ainsi disposé<sup>5</sup>. « Être avec », cela peut s'entendre en mille sens divers selon le « avec » considéré ou interrogé. Ce qui s'ouvre alors est en effet la question du sens, et plus précisément celle de la question du sens de la coexistence, ce qui est la question politique de l'espace.

Les lieux concrets, par là plus complexes qu'un modèle abstrait – un appartement, un atelier, un immeuble de bureau, une ville – contiennent une multiplicité d'espaces de relation. Certaines de ces relations sont physiques : des positions respectives dans le lieu, des volumes occupés, des parties fixes et d'autres mobiles, etc. D'autres relations sont esthétiques : sensations, émotions ; ou encore symboliques : c'est le champ du langage, de la communication, de la culture, celui de la conscience aussi, et donc de la conscience de l'autre. Si, analytiquement, on peut les distinguer, ces relations, dans le concret, sont imbriquées les unes dans les autres de telle façon qu'il y a toujours superposition de sens : une faible distance, par exemple, peut se lire comme une proximité métrique, affective ou organisationnelle (être proche de quelque chose ou de quelqu'un,

---

3 *Id.*, p. 112. Voir aussi E. Strauss, *Le sens des sens*, Grenoble, Jérôme Millon, 1989, p. 275 : « La séparation est l'ordre logique fondamental de l'espace. »

4 C. Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975, p. 266.

5 « Au lieu de l'imaginer [l'espace] comme une sorte d'éther dans lequel baignent toutes les choses ou de le concevoir abstraitement comme un caractère qui leur soit commun, nous devons le penser comme la puissance universelle de leurs connexions. » M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p. 281.

les proches de quelqu'un, son entourage, etc.). Parce qu'elles sont en présence, réelle ou virtuelle, de l'autre, les relations spatiales positionnelles sont toujours en même temps, dès qu'il est question d'humains, esthétiques et symboliques et, le plus souvent, politiques<sup>6</sup>.

Les relations spatiales sont aussi inscrites dans le temps, et déjà au moins celui de la mémoire, individuelle ou collective. Un lieu donné, un dispositif, une relation, ne peuvent s'abstraire de leurs effets de mémoire, comme les individus et les groupes ne peuvent éviter les effets de cette mémoire. Et d'une certaine façon, c'est le lieu lui-même, le dispositif ou la relation qui sont ainsi formés, ou transformés, matériellement ou pour le moins symboliquement, par l'individu ou le collectif. Ainsi a-t-on pu dire, lorsqu'il s'agit d'ensembles sociaux concrets, que « la plupart des groupes [...] dessinent en quelque sorte leur forme sur le sol et retrouvent leur souvenir dans le cadre spatial ainsi défini. En d'autres termes, il y a autant de façon de se représenter l'espace qu'il y a de groupes.<sup>7</sup> » En ce sens, il est facile de voir comme le temps de l'espace en mémoire introduit celui de l'espace en projet. Changer, c'est toujours aussi changer d'espace ou changer l'espace, et penser le changement en penser la spatialisation<sup>8</sup>.

Comprendre l'espace, avoir l'intelligence de son intelligibilité, n'est rien d'autre que l'effectuation de ce passage permanent entre l'ensemble matériel composée par la coexistence d'objets (dont, les cas échéant, des personnes – des sujets) et les relations de natures et de modes multiples que cet ensemble comporte de façon intrinsèque.

Pour autant, lorsqu'il s'agit d'espaces sociaux, les formes ainsi produites ne sont pas immédiatement d'une parfaite limpidité : ni le sentir, ni le symbolique, ni le mnésique ne fonctionnent sous le régime de la logique booléenne, le vrai n'y est pas nécessairement le contraire immédiat du faux et souvent le montré n'en reste pas moins en partie caché. Ce dernier caractère conduit encore trop fréquemment, dans les organisations, à rejeter l'intelligibilité, et avec elle l'intelligence, de l'espace au titre d'une prétendue irrationalité. Alors n'est reconnu d'espace que celui des distances métriques, posé comme rationnel parce que susceptible de mesures simples, lequel est aussi, hors la géométrie, le plus faiblement doté de sens. Le degré d'appauvrissement qui s'en suit permet à l'évidence des conduites d'interventions plus légères ; tellement légères qu'elles laissent de côté tout ce que l'étude des espaces de travail pourrait nous apprendre, la rendant donc inutile. Pour notre part, nous tenons pour acquis la luxuriance de l'espace et la pertinence du sens spatial<sup>9</sup>.

### *Espaces de représentation et production des espaces*

Selon un processus logique classique, la compréhension de l'espace s'enrichit lorsque se réduit l'extension du champ et des relations pris en considération. A l'extension maximale correspond ce que nous nommons plus haut le degré zéro de la spatialité, la simple coexistence. Au-delà, la

---

6 « Il n'y a pas les hommes et en plus de l'espace... » M. Heidegger, *Essais et Conférences*, Paris, Gallimard, 1958, p.186.

7 M. Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris, PUF, 1968, p. 166. Voir aussi pp. 130-133

8 « L'espace, ancré ainsi dans le mouvement de la vie, n'est pas un concret purement objectif. Il n'est pas un *spatium ordinatum*, mais un bâtir, un *spatium ordinans*. » J. Patocka, *Qu'est-ce que la phénoménologie ?*, Grenoble, Jérôme Million, 1988, p. 95.

9 Cf. S. Ostrowetsky, *L'imaginaire bâtisseur*, Paris, Librairie des Méridiens, 1983, ch. 2 : « Le sens spatial ou l'autre du discours ».

compréhension du sens d'un espace ne se peut qu'en réduisant cette extension, en précisant la nature et le mode des relations qui seront considérées. Autrement dit, l'intelligibilité d'un espace suppose toujours un regard qui choisit, qui délimite, fût-ce de façon floue, le champ de sa compréhension. A l'intérieur de ce champ, ce qu'il y a à comprendre relève de rapports spécifiques – ce qui, au demeurant, n'induit rien quant à leur autonomie<sup>10</sup>. Dès lors, on doit aussi dire que l'espace considéré est *une* représentation de l'espace, à la fois par sa délimitation, par la nature des éléments retenus et par le privilège accordé à certaines seulement des relations qui peuvent être observées entre ces éléments – objets et personnes qui y coexistent. Cette représentation particulière découle du processus ou de l'action dans laquelle elle a été élaborée.

En retour, nous considérons comme des catégories d'espace ceux dont les processus de représentations sont semblables, usant des mêmes délimitations et retenant les mêmes objets et les mêmes types de relations. On peut les nommer *espaces de représentation*. Ainsi a-t-il émergé, par exemple, ce qui a été nommé paysage : un genre particulier de représentation du monde rural que la peinture, notamment italienne, a proposé à partir du quatorzième siècle et dont elle a construit les modalités de pertinence<sup>11</sup>. A partir du mode de découpage effectué par les peintres dans le champ de l'espace rural concret ainsi que des objets et relations qu'ils y inscrivaient et que le regard découvrait dans la peinture, c'est le regard sur l'espace rural lui-même qui s'est transformé, surdéterminé par cette forme paysage que la série de ses représentations avait constituée : alors nous ne regardons plus la campagne mais bien le paysage. Quelque temps encore et, ayant oublié ce qu'était un paysage, la représentation plus ou moins réglée d'un pays – le lieu où vivent les paysans, la campagne –, nous en viendrons à parler de paysage urbain, voire de paysage mental. C'est la projection de l'espace concret dans un espace de représentation, ici celui qu'ont formé les peintres de la Renaissance, qui en construit les conditions et les structures de sens.

Ce qui importe ici est de voir comment, souvent en toute innocence, ceux d'entre nous qui sommes *a priori* extérieurs à la campagne et au travail agricole, avons pris l'habitude de la regarder comme un paysage. Pourtant d'autres, et notamment les agriculteurs, la regardent différemment ; plus, usant d'autres découpages du concret, sensibles à d'autres objets et à d'autres relations, projetant cette réalité dans un autre espace de représentation, ils la *voient* et, le cas échéant, la représentent différemment. Bien sûr, les mêmes remarques s'appliqueraient tout aussi bien dans le cas d'un espace économique ou d'un espace analogique, pour reprendre les exemples précédents, ou... d'un espace de travail.

Nous avons donc affaire à un système à trois entrées : l'espace concret (tel lieu singulier), une représentation de cet espace (quel qu'en soit le mode de représentation : un plan, un tableau, un discours, etc.), et l'objet culturel par lequel est d'abord rendue possible, puis dans lequel est

---

10 R. Ledrut, *L'espace en question*, Paris, Anthropos, 1976, p. 157. Notons qu'il ne s'agit là, dégagé de sa formalisation mathématique et donc sans doute avec un niveau de précision moindre, que de la définition d'un espace par la topologie générale.

11 Cf. E. Sereni, *Histoire du paysage rural italien*, Paris, Julliard, 1964. Notons que la distinction entre rural et urbain commençait seulement à (re)prendre sens à cette époque, de même que les catégories similaires de campagne, pays, etc. Dans une certaine mesure, la présence de ces représentations du pays rural (paysages) sont à la fois un signe et un moment de l'émergence de cette distinction. La représentation permet ainsi qu'« existe » socialement ce qu'elle représente et que la chose représentée devienne une réalité sociale visible, éventuellement un espace social doté d'un nom – et d'un statut – propre. Au fait, existe-t-il vraiment aujourd'hui un espace de travail ?

formée *cette* représentation, l'espace dans lequel le lieu concret est projeté pour y être représenté : l'espace de représentation (le paysage, l'intimité domestique, l'institution de la Justice, l'espace de travail, etc.)<sup>12</sup>.

En fait, de la première de ces trois entrées, nous ne pouvons presque rien dire. Ainsi qu'on l'a rappelé plus haut, l'espace concret, s'il n'y a un travail de représentation, n'est que l'infinitude des relations de coexistence possibles entre ses éléments. Aussi devons-nous, pour y faire sens, lui donner un nom singulier qui le délimite et le précise : dans notre exemple ces noms étaient l'espace rural, la campagne, le paysage ; on aurait encore pu dire le territoire, le pays, etc. Chacun de ces mots suppose un espace de représentation particulier, accompagné de modes de représentations spécifiques : on ne représente pas de la même façon une campagne et un territoire. Même s'il s'agit du même lieu, nous pouvons alors dire que, projetés dans deux espaces de représentations différents, découpés différemment, mettant en valeur des objets et des relations différentes, les espaces ainsi considérés sont des espaces différents<sup>13</sup>.

Ce dernier point est essentiel : ce que, naïvement et sans intention particulière, nous prenons pour l'espace concret n'est qu'une représentation de cet espace concret parmi mille autres possibles. En regardant un paysage, nous ne pensons (presque) jamais que nous verrions autre chose si nous étions agriculteur, arpenteur, ou botaniste. Ce que nous voyons a pour nous l'évidence du concret : ce n'en est pourtant qu'une représentation passée au filtre de notre espace de représentation<sup>14</sup>, par l'effet duquel a été établie une délimitation et ont été choisis des objets et des relations entre ces objets. Précisons, il ne s'agit pas ici d'illusions mais d'espaces bien réels, tels que nous les vivons réellement : en représentation<sup>15</sup>.

Reste à accepter la diversité, la profusion des espaces de représentation. D'où provient qu'un agriculteur, un touriste, un notaire, un écologiste, un préfet ou un géographe voient et décrivent, représentent, différemment un lieu donné ? De leurs pratiques différentes des lieux et des objets qu'on y rencontre, des types et modes de relations différents qui les concernent, soit qu'ils puissent les comprendre, soit qu'ils puissent agir sur elles ou par elles, etc. Chacun de ces

---

12 Pour un développement de la notion d'espace de représentation, et bien que nous n'utilisions pas exactement de la même façon cette notion : H. Raymond, *L'Architecture, les aventures spatiales de la Raison*, Paris, CCI, Centre Georges Pompidou, 1984, pp. 20-26. Pour lui, l'espace de représentation caractériserait plutôt une société et son modèle général, culturel, de représentation de l'espace ; cependant, ce qui est valable à cette échelle globale, dans une lecture socio-historique, l'est aussi, pensons-nous, à des niveaux plus fins de la réalité sociale, jusqu'à l'échelle du petit groupe ou de l'individu sans doute, mais aussi dans les constructions d'automatismes ou de préjugés d'une activité ou d'une profession.

13 Comme sont différents, d'un même lieu, une carte d'état-major et une carte postale.

14 On pourrait ajouter ici : « du moment », tant il est loisible que à un moment où un autre, dans une situation ou une autre, nous usions d'espaces de représentation différents.

15 Le modèle ordinaire de ces espaces de représentation est celui qui fut théorisé à la Renaissance et qui, justement, sert de fondement à une objectivation du regard liant de façon biunivoque le représenté et la représentation : la perspective. Cf. E. Panovsky, *La perspective comme forme symbolique*, Paris, Minuit, 1975 ; et la première partie de H. Damisch, *L'origine de la perspective*, Paris, Flammarion 1993. Ce modèle n'en est cependant qu'un. Ainsi, écrivait Gilles Deleuze, « la peinture moderne est envahie, assiégée par les photos et les clichés qui s'installent déjà sur la toile avant même que le peintre ait commencé son travail. En effet ce serait une erreur de croire que le peintre travaille sur une surface blanche et vierge. La surface est déjà tout entière investie virtuellement par toutes sortes de clichés avec lesquels il faudra rompre. » (*Francis Bacon : logique de la sensation*, Paris, La Différence, 1996). Bien évidemment, ces propos ne concernent pas seulement la peinture.

personnages, du moins dans son rôle éponyme, entre en relation avec ce lieu dans le cadre d'une activité. Ces activités – comme celle du peintre qui doit pour faire son tableau découper dans le pays la portion dont il va pouvoir faire un paysage, qui choisit l'angle de vue qu'il va retenir, la part de terre et de ciel qu'il va inclure, le moment où les couleurs auront telle valeur, où tel contraste s'épanouira, où l'ombre et la lumière offriront à la peinture une structure, etc. – découpent des champs de pertinence et focalisent sur les objets et les relations que ces activités supposent ou autorisent. Cet arbre qui est là est pour chacun le même. Mais selon que son ombre empêche le blé de pousser, que l'on peut, sous son ombre, prendre un moment de repos, que, délimitant deux propriétés, il est l'objet d'un conflit de longue histoire, qu'il permet la reproduction de telle sorte d'insecte, que sa plantation entraîne des subventions de Bruxelles ou qu'il est typique d'un climat montagnard et ne devrait donc pas se trouver dans cette vallée normande, l'espace dans lequel il se trouve est-il le même ? On ne se pose pas les mêmes questions à son propos ? On ne le met pas en relation avec les mêmes autres objets ni selon les mêmes déterminations ? Par rapport à lui ou sur lui, on agit d'autres façons<sup>16</sup>.

D'une façon plus globale, c'est bien cette mise en relation de l'espace de représentation et des pratiques – individuelles, collectives, sociales – qui nous sert de point d'appui. Alors, plutôt que d'un système à trois entrées, dont l'une au moins échapperait à l'intelligibilité, nous parlerons d'un système à trois moments, d'une dynamique donc, et plus exactement d'une dialectique dans laquelle s'enchaînent et se construisent réciproquement les pratiques (dans l'espace), les espaces de représentation qui s'y articulent et les représentations de l'espace qu'on en produit.

Ce que l'on atteint alors n'est pas seulement les conditions de représentation ou de compréhension des espaces, mais une part essentielle des conditions de leur production. Car en fait de quoi s'agit-il dans l'exemple de notre arbre sinon, au bout du compte, de produire les spatialités des activités de nos personnages ? L'enjeu des différences dans les représentations n'est pas la simple et légitime diversité de points de vue, mais bien les moyens qu'offrent ces représentations à l'agir de chacun, agir qui va être, par exemple, la destruction, le déplacement, le maintien, la multiplication ou la cartographie de l'arbre, c'est à dire la production d'un espace. En effet, dans le processus de production de l'espace, la représentation de l'espace précède sa réalisation, et cette représentation s'effectue dans le cadre d'un espace de représentation.

### *Des exemples*

On dessine, pour la réinstaller dans un bâtiment industriel récent, mais entièrement vidé de toute activité ou machine – un plateau nu – une unité de production qui jusque là et depuis longtemps fonctionnait dans des bâtiments anciens et assez mal adaptés. Dans le même temps, des modifications de produits et de process conduisent à l'achat de nouvelles machines. Celles-ci doivent être implantés dans la nouvelle usine.

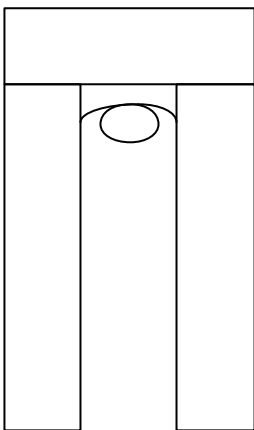
Entre deux réunions formelles, un ingénieur méthode en train d'étudier cette implantation interroge l'intervenant appelé par la direction de l'usine pour aider à concevoir l'espace de la nouvelle usine.

---

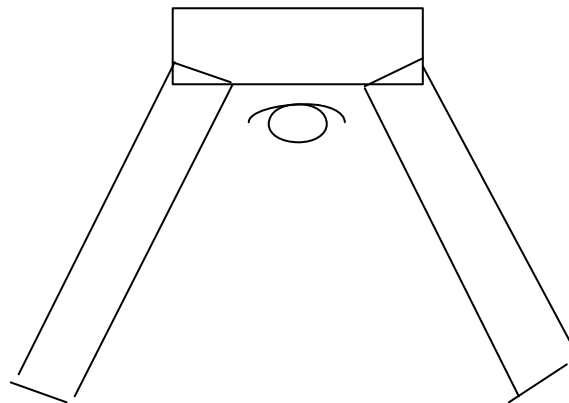
16 Nous ne pouvons développer ici ces questions, pourtant essentielles. On pourra en trouver une analyse plus approfondie dans l'ouvrage fondateur d'Henri Lefebvre : *Critique de la vie quotidienne*. Voir en particulier le tome II : *Fondements d'une sociologie de la quotidienneté*, première partie : Mise au point (Paris, L'Arche, 1961). Pour ce qui concerne l'espace lui-même, Lefebvre a précisé son analyse dans *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 1974, I, 15-17, pp. 40-57 et *passim*.

Le dispositif spatial de certaines de ces machines, déjà commandées et que l'on ne peut remettre en question, va placer les opérateurs dans une position particulièrement désagréable, au fond d'une sorte de U étroit et profond, aux parois extérieures d'une hauteur qui interdit de voir au-delà d'elles. Il est trop tard pour modifier ces machines de façon profonde. Ne pouvait-on cependant améliorer la situation des futurs opérateurs ? L'ingénieur a fait avec trois morceaux de bois une maquette approximative de la machine.

Après discussion, il apparaît que le dispositif technique oblige l'ouvrier à se tenir au plus près du fond du U, sur lequel se trouvent les éléments qu'il soit agir et contrôler. Il va donc se trouver au fond de cet espèce de couloir en cul de sac, avec un angle de vue sur l'extérieur de sa machine extrêmement réduit. Par contre, si les deux côtés longs sont indispensables au fonctionnement de l'ensemble et s'ils doivent être accrochés à la partie du fond, leur position par rapport à cette dernière est modifiable. L'intervenant propose donc, puisque il est dit que cela ne devrait pas être difficile techniquement et pas trop coûteux, ni obérer le fonctionnement de l'ensemble, d'écartier les branches du U pour faire une sorte de V à fond plat, dans lequel l'ouvrier sera moins isolé, visuellement et relationnellement, du reste de l'atelier.



*Ordre...*



*...Désordre*

V L'affaire semble réglée lorsque passe le chef de projet, ingénieur méthode lui aussi. Voyant la maquette avec un U devenu un V, il s'inquiète aussitôt, et indique immédiatement que cela est impossible. Pourquoi, puisqu'il a été dit que cela ne posait pas de problème technique ou économique important ? Les premiers arguments opposés à cette nouvelle forme ne pouvaient résister, ne fût-ce qu'un instant, à la discussion. Finalement, sera énoncée la raison qui rend cette petite amélioration impossible : si l'on montrait à des visiteurs (principalement, en l'occurrence, les responsables de la multinationale à laquelle appartient l'établissement) un alignement de ces machines, avec toutes ces obliques, cela leur donnerait de l'usine une impression de désordre.

Dans le même projet, il avait été étudié, à la demande du directeur des ressources humaines et de celui de la production, un lieu de détente/rencontre/information/réunion du personnel de l'atelier. Sans entrer dans le détail, ce lieu, à la conception duquel avait été apporté un soin particulier, avait été situé en position centrale dans l'usine, afin de signifier une volonté stratégique de ces directeurs et lui donner son plein effet : faciliter les relations entre les différents métiers et les différents sous-ensembles de production. Cette partie a disparu du projet, sans solution de rechange : sa position

risquait, aux yeux du chef de projet, de gêner un jour éventuel une autre organisation non moins éventuelle qui nécessiterait qu'une machine importante doive être implantée dans un endroit de l'usine tel qu'il lui faille pour cela traverser ce lieu. En outre, et là encore dans une optique de réorganisation non envisagée, ce lieu, au demeurant assez facile à démonter, serait susceptible de faire obstacle à un flux de matières.

Pourquoi le passage de l'angle droit à l'oblique est-il *impossible* ? Nous avons dit que les premiers arguments pour s'opposer à la forme en V ne méritaient pas qu'on s'y arrête. Dans une perspective de stricte rationalité technique, c'est exact : il avait été dit en effet que, cette forme, on ne pourrait pas la *dessiner*. En réalité, cette impossibilité n'était que trop vraie. Dessiner, c'est représenter. Et s'il est évident que le dessinateur n'aurait aucun mal à dessiner une machine en V plutôt qu'en U, le chef de projet ne pouvait, lui, faire entrer cette forme dans son espace de représentation d'une usine. Une usine est ordonnée, et l'angle droit est souvent – c'était le cas ici – le représentant-gestionnaire de cet ordre, son garant. Travailler, c'est respecter cet ordre, ou plutôt ce n'est *possible* que sous la garantie de cet ordre. L'espace de travail est donc d'abord un espace d'ordre, et c'est sous cette espèce qu'il est regardé<sup>17</sup>.

Le second désaccord d'aménagement parle de la même chose, à savoir du cadre dans lequel peuvent se représenter les situations de travail. A choisir entre prendre le risque d'attenter un jour lointain au flux des matières ou à la juste implantation d'une machine, c'est à dire telle que soit maintenue l'expression de la rationalité de l'organisation de la production, et faciliter dès aujourd'hui la rencontre des personnes, il y a un pari : il dit sur quoi repose la production d'un atelier. Autrement dit, il est dit ce qu'est le travail et sa place dans le dispositif de production en montrant que l'espace de représentation dans lequel s'arbitrent les conflits d'usage éventuels n'est pas un espace de travail mais un espace de production<sup>18</sup>.

On pourrait multiplier les exemples, aussi bien dans la production industrielle que dans les services, les bureaux, etc. Parce qu'il y a eu à chaque fois deux hypothèses contradictoires exprimées et représentées, les cas précédents sont particulièrement lisibles.

Dans les implantations ou aménagements déjà réalisés, les mêmes types de lectures sont possibles. S'il est rare qu'elles soient effectuées, c'est en grande partie parce que ce qui est là, présent, profite d'une sorte de prime de naturel, le même naturel qui fait voir la campagne sous l'espèce du paysage au touriste. On remettra en cause un lieu trop vétuste, sale ou dangereux, un dispositif spatial qui apporte des nuisances ou qui gêne la circulation, qui rend difficile le travail de telle ou telle personne, de tel ou tel groupe. Éventuellement, on dénoncera le caractère disciplinaire d'un espace : les effets de contrôle et de surveillance qu'il impose. On proposera des correctifs. Il est beaucoup plus rare que l'on interroge le point de vue sur le travail qui est formé par l'espace dans lequel ce travail s'effectue<sup>19</sup>. Et cela est tout aussi vrai des concepteurs, des cadres, des directions, des employés, des ouvriers. C'est pourtant à partir de ce point de vue qu'est formé l'espace de représentation qui a présidé à la conception, l'aménagement ou la transformation de cet espace de travail. La prégnance de l'espace de représentation est tel que ce qui est produit dans les formes

---

17 Cela n'est pas nouveau, mais on peut ainsi voir que cela perdure. Cf. J.-P. de Gaudemar, *L'ordre et la production, naissance de la discipline d'usine*, Paris, Dunod, 1982.

18 Cf. notre «Espaces de production et espaces de travail», in V. De Keyser, A. Van Daele, *L'ergonomie de conception*, Bruxelles, de Boeck, 1989.

19 Par exemple, quel point de vue sur le travail expriment l'idée ou le projet d'une dématérialisation – c'est-à-dire en pratique d'une suppression – du lieu de travail ?



qu'il propose – impose – n'apparaît plus comme un artefact, mais seulement comme l'état normal des choses.

### *Penser l'(espace d) travail*

Les exemples que nous venons de donner ou les modélisations que l'on peut abstraire d'un survol historique<sup>20</sup> pourraient laisser penser qu'au fond les choses sont simples, qu'il y a entre espaces et activités de travail des correspondances relativement claires, voire que l'on peut construire entre représentations du travail et espaces de travail des correspondances stables qui permettent de passer aisément des uns aux autres. Dans un sens, on verrait l'espace que comme une sorte de cire enregistrant une situation dans laquelle il n'intervient pas, comme une application *dans* l'espace de la situation de travail. On a dit, en ce sens, que l'espace était la projection au sol des rapports sociaux. Cette formule ne marche que sur un pied, laissant de côté le rôle actif de l'espace, actif et participant de l'action, ne serait-ce qu'au titre de sa représentation<sup>21</sup>. La forme paysage, tableau peint à l'origine, est productrice de formes matérielles, d'architectures, de jardins, de morceaux de ville. Pour autant, il est impossible de renverser le propos et tout aussi mécaniquement de penser que d'un espace donné on peut déduire les situations individuelles ou sociales. Le vieux rêve d'un espace déterminant de façon simple, mécanique, le social, modèle de toutes les utopies<sup>22</sup>, n'a jamais fonctionné que dans la version du cauchemar et, sauf violence extrême, tous les efforts pour user directement de l'influence supposée d'un dispositif spatial à des fins sociales projetées se sont révélés d'une faible efficacité sauf à être accompagnés d'actions usant d'autres voies ou à les accompagner. Si cela ne fonctionne pas vraiment, cela n'explique pas non plus, du moins à la façon d'une causalité mécanique.

Si nous revenons sur les exemples cités plus haut, on voit qu'un des grands modes d'action de l'espace, dans ces situations, est son caractère « naturalisant ». Lorsque l'espace de représentation par lequel l'espace est vu et compris coïncide à peu près avec la représentation de la situation qui se vit dans cet espace, nous ressentons les choses comme naturelles<sup>23</sup>. Travailler, c'est dans une large mesure se confronter au « naturel », qui cherche à s'imposer comme une sorte de norme de l'action, c'est y résister pour parvenir à faire exister un autre agir. Travailler, alors, c'est aussi produire d'autres espaces de représentation, à travers lesquels émergent d'autres formes spatiales, marquées par cette confrontation dont elles portent la trace et dont elles perpétuent le sens.

Penser l'espace de travail, c'est donc aussi penser contre ce naturel qui tend à envahir la pensée. Redécouvrir l'espace comme à la fois produit et producteur de la situation, forme formante et forme formée, reconnaître les espaces de représentation dans lesquels se forment ou se

---

20 Cf., pour les bureaux en particulier, F. Duffy, *The changing Workplace*, London, Phaidon, 1992. Nous avons aussi analysé certains aspects de cette histoire des lieux de travail dans la deuxième partie de *Ergotopiques, Sur les espaces des lieux de travail*, Toulouse, Octarès Editions, 1999.

21 Dans un travail de thèse en cours, Michael Fenker propose la notion de *figuration* pour exprimer la représentation de l'espace en tant qu'elle est action.

22 Cf. L. Marin, *Utopiques, jeux d'espaces*, Paris, Minuit, 1973.

23 C'est alors sans doute que l'on parle d'*appropriation* de l'espace. « C'est de la familiarité avec un espace que naît l'appropriation. Cette familiarité est un apprentissage progressif de la spécificité du lieu, des ses aspects quotidiens. Un espace approprié sécurise l'individu, il permet, même dans un espace public, certaines formes de privatisation (*privacy*)... » (G.N. Fischer, *La psychosociologie de l'espace*, Paris, PUF, 1981, p. 89). Reste à savoir ce qui est approprié et à quoi il est approprié... Ou, si l'on préfère, l'appropriation comme espace de représentation... de qui ?

représentent les lieux de travail, évite que soient ignorées puis effacées les traces – et avec elles le sens – de la confrontation qui structure le travail.

Nous pouvons ici nous inspirer, quoique de façon très libre, de l'analyse des relations entre organisation et travail proposée par Gilbert de Terssac et Bruno Maggi<sup>24</sup>. L'espace de travail est le plus souvent considéré comme un donné dans lequel ou par lequel les opérateurs ont à opérer, et sur lequel ils n'ont aucun contrôle. Alors, on suppose implicitement que ce qu'il porte de représentation du travail est lui aussi un donné, effet des dispositions techniques, sociales ou organisationnelles qui ont présidé à sa réalisation. Sans doute, est-il la plupart du temps donné un dispositif spatial, jouant dans le double registre de la matérialité et du sens et censé signifier et soutenir la situation de travail, aussi bien dans la dimension de la tâche que dans celle de l'organisation. Le travail, cependant, et c'est l'hypothèse sous laquelle il nous semble possible de penser le travail par l'espace de travail, s'il se coule dans la forme ainsi pré-ordonnée lutte en même temps contre elle, qui à la fois soutien et résiste à l'activité, pour construire la forme de ce qu'il organise. Autrement dit, l'espace de travail – matière et sens – est un effet de l'activité – individuelle ou collective, coopérante et contradictoire<sup>25</sup> – de travail tout autant que son support. C'est précisément en ce sens que l'espace est partie intrinsèque de la situation de travail et que penser son espace est une des formes de penser le travail.

---

24 « Le travail et l'approche ergonomique », in F. Daniellou, s/d, *L'ergonomie en quête de ses principes*, Toulouse, Octarès Editions, 1996. On notera que la notion d'espace de représentation peut être rapprochée de celle de pré-ordination qu'emploient G. de Terssac et B. Maggi.

25 Nous nous permettons de renvoyer à la conclusion qu'apporte Pierre Cazamian à sa « recherche d'une "science" globale de l'homme » (*Traité d'Ergonomie*, nouvelle édition, Octarès Editions, 1996, p. 272) : « Qu'il s'agisse de l'individu ou de son rapport aux êtres et aux choses, c'est le même débat contradictoire qui est à l'œuvre. Le concept-clé est bien celui du conflit créateur. Héraclite avait raison. »